

Cantique spirituel A

L'épouse

Où t'es-tu caché, Bien-Aimé,
Me laissant toute gémissante ?
Comme le cerf tu t'es enfui,
M'ayant blessée ; mais à ta suite,
En criant, je sortis. Hélas, vaine poursuite !

Pasteurs, vous qui vous dirigez
Par les bercails vers la hauteur,
Si par bonheur vous rencontrez
Celui que mon âme préfère,
Dites-lui que je souffre et languis, que je meurs.

Cherchant sans trêve mes amours,
J'irai par ces monts, ces rivages ;
Je ne cueillerai point de fleurs,
Je verrai les bêtes sauvages
Sans peur, je franchirai les forts et les frontières.

Elle interroge les créatures

O forêts, très épais massifs,
Plantés de la main de l'Aimé !
Prairies aux gazons verdoyants,
De belles fleurs tout émaillés,
Dites-moi, je vous prie, s'il vous a traversés.

Réponse des créatures

Tout ruisselant de mille grâces,
En hâte il traversa nos bois,
Dans sa course il les regarda ;
Sa figure, qui s'y grava,
Suffit à les laisser revêtus de beauté.

L'épouse

Ah, qui donc pourra me guérir !
Achève enfin de te donner !
Et garde-toi de m'envoyer
Dorénavant des messagers,
Car tout ce qu'on me dit ne peut me contenter.

Tous ces passants qu'ici l'on voit
Disent des merveilles de toi,
Mais tous ne font que me blesser,
Et ce qui me laisse mourante,
C'est un je ne sais quoi qu'ils vont balbutiant.

Comment peux-tu te soutenir,
O ma vie, sans vivre où tu vis ?
Elles devraient t'ôter la vie,
Ces flèches qui te sont lancées,
T'apportant de l'Aimé des concepts si exquis.

Pourquoi, toi qui blessas mon cœur,
Refuses-tu de le guérir ?
Et puisque tu me l'as volé,
Pourquoi donc ainsi le laisser,
Et que n'emportes-tu le larcin dérobé ?

Eteins, je t'en prie, mes ennuis,
Car nul autre n'en est capable,
Et que mes yeux enfin te voient,
Toi, leur lumière véritable,
Car pour toi seulement j'en veux avoir l'usage.

O toi, fontaine cristalline,
Soudain dans tes traits argentés
Que ne fais-tu donc apparaître
Les yeux ardemment désirés
Que je porte en mon cœur déjà tout ébauchés !

**Détourne-les, mon Bien-Aimé !
Je vole !**

L'Epoux

**Reviens, colombe,
Car voici que le cerf blessé
Paraît sur le sommet boisé,
La brise de ton vol lui fait prendre le frais.**

L'épouse

**L'Aimé, c'est pour moi les montagnes,
Les vallons boisés, solitaires,
Toutes les îles étrangères
Et les fleuves retentissants,
C'est le doux murmure des brises caressantes.**

**Il est pour moi la nuit tranquille,
Semblable au lever de l'aurore,
La mélodie silencieuse,
Et la solitude sonore,
Le souper qui récréé, en enflammant l'amour.**

**Notre lit tout fleuri s'enlace
A la caverne des lions,
Il est de pourpre tout tendu,
De paix il est édifié,
Mille boucliers d'or viennent le couronner.**

**Sur tes traces les jeunes filles
Vont légères par le chemin ;
Sous la touche de l'étincelle,
Le vin confit engendre en elles
Des respirs embaumés, d'un arôme divin.**

Dans le cellier intérieur
De mon Aimé j'ai bu ; alors,
Sortie en cette plaine immense,
J'étais en complète ignorance,
Je perdis le troupeau dont je suivais les pas.

C'est là qu'il me donna son sein,
M'enseignant savoureusement,
Moi, je me livrai sans réserve,
En donnant tout, absolument ;
D'être son épouse je lui fis le serment.

Mon âme s'emploie tout entière
Avec mon fonds, à son service ;
Je ne garde plus de troupeau,
Je n'ai plus aucun autre office,
Car l'amour désormais est mon seul exercice.

Si dans l'aire je ne suis vue
Dorénavant, ni rencontrée,
Dites que je me suis perdue,
Mon amour m'ayant emportée ;
J'ai voulu me perdre : par là je fus gagnée.

Avec des fleurs, des émeraudes,
Choisies aux fraîches matinées,
Nous irons faire des guirlandes,
Toutes fleuries en ton amour,
Et tenues enlacées d'un seul de mes cheveux.

Ce cheveu tu considérais
Sur mon cou tandis qu'il volait,
Sur mon cou tu le regardas,
Il te retint prisonnier,
Et d'un seul de mes yeux tu te sentis blessé.

Tandis que tu me regardais,
Tes yeux gravaient en moi tes charmes,
C'est pourquoi d'amour tu m'aimais ;
Les miens ont mérité par là
De pouvoir adorer ce qu'ils voyaient en toi.

Garde-toi de me mépriser,
Mon teint, je l'avoue, est foncé,
Tu peux pourtant me regarder,
Car déjà tu me regardas
Et mis alors en moi la grâce, la beauté.

Donnez la chasse à ces renards,
Car voici notre vigne en fleurs,
De nos roses, en attendant,
Faisons une pomme de pin ;
Que sur la montagne personne ne paraisse.

Arrière, aquilon de mort !
Viens, autan, l'éveil des amours,
Souffle au travers de mon jardin,
Et ses parfums auront leur cours ;
L' Aimé parmi les fleurs va prendre son festin.

L'Epoux

Voici que l'épouse est entrée
Au beau jardin si désiré,
Et qu'elle repose à son gré,
Le cou maintenant incliné,
Avec quelle douceur, sur les bras de l' Aimé.

Ce fut sous l'ombre du pommier
Que tu devins ma fiancée ;
Alors je te donnai ma main,
Et tu fus ainsi réparée
Au lieu même où ta mère avait été violée.

Ecoutez-moi, légers oiseaux,
Lions et cerfs, daims bondissants
Montagnes, vallons et rivages,
Ondes, brises, feux très ardents,
Et vous, frayeurs des nuits dépourvues de
sommeil :

Par les lyres harmonieuses
Et le chant si doux des sirènes,
Trêve, à présent, à vos courroux,
Ne touchez pas à notre mur,
Afin que l'épouse dorme plus sûrement.

L'Epouse

O vous, les nymphes de Judée !
Quand, dans les rosiers en fleurs,
L'ambre déverse ses senteurs,
Ne dépassez pas les faubourgs ;
De toucher notre seuil n'ayez pas la pensée.

Tiens-toi bien caché, doux Ami,
Présente ta face aux montagnes
Et ne dis mot, je t'en supplie ;
Regarde plutôt le cortège
De celle qui voyage aux îles étrangères.

L'Epoux

La blanche colombe est rentrée
Dans l'arche, portant le rameau ;
Et voici que la tourterelle
A, sur la verdoyante rive,
Trouvé le compagnon ardemment désiré.

En solitude elle vivait ;
En solitude elle a son nid ;
En solitude aussi la guide
Seul à seul un Amant chéri,
Lui qui, très seul aussi, était d'amour blessé.

L'épouse

**Réjouissons-nous, Bien-Aimé,
Allons nous voir en ta beauté,
Sur la montagne ou son penchant,
D'où jaillit l'onde toute pure ;
Dans la masse compacte enfonçons plus avant.**

**Puis aux cavernes élevées
De la pierre nous monterons ;
Ces cavernes sont fort cachées,
Et c'est là que nous entrerons,
Au suc des grenades tous deux nous goûterons.**

**C'est là que tu me montrerais
Ce que mon âme avait en vue ;
Sur l'heure tu me donnerais
Là même, ô toi qui es ma vie,
Ce qu'en un autre jour déjà tu me donnas.**

**Voici le souffle de la brise,
Le chant si doux du rossignol,
Le bois avec ses agréments,
Au milieu de la nuit sereine,
Quand la flamme consume et ne fait point de
peine.**

**Nul ici ne jetait les yeux...
Aminadab ne paraissait...
Le siège enfin avait cessé...
Et voici que les cavaliers,
Lorsqu'ils voyaient les eaux, maintenant
descendaient...**